

Lo tià-caïon, le petit couastro et l'Anglais

Autor(en): **Dénéréaz, C.-C.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **37 (1899)**

Heft 9

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-197436>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

qui étonne à première vue, n'est point d'une application aussi difficile qu'on pourrait le croire, et, en attendant mieux — si l'on trouve — elle répondrait fort bien aux désirs exprimés par plusieurs personnes.

Laissons la parole à M. A. S.

« Sous le titre : *Service de prévision du temps*, le *Messenger* a publié dernièrement un article par lequel on apprend que l'Institut agricole de Lausanne commencera un service météorologique dès que le nombre des inscriptions sera suffisant.

« C'est une excellente mesure, qui rendra des services signalés, car quelle est la personne qui n'a pas, un moment ou l'autre, besoin de savoir quel temps probable il va faire dans les vingt-quatre heures qui suivront ?

« Mais le service qu'on institue à Lausanne est bien trop restreint. C'est à la Suisse entière qu'il devrait s'étendre, fallût-il pour cela le diviser en plusieurs circonscriptions, se rattachant chacune à une station météorologique créée ou à créer. C'est la Confédération qui pourrait organiser cette institution d'une manière prompte, en utilisant pour cela un de ses employés qui a des relations quotidiennes avec le public. Cet employé c'est le *facteur postal*, qui va jusque dans les hameaux et les maisons les plus reculés du pays.

« Chaque jour, les stations météorologiques enverraient, par le télégraphe ou le téléphone, à tous les bureaux de poste de leur circonscription, le bulletin du temps probable pour le jour suivant. A leur tour, les bureaux de poste transmettraient ce bulletin au public par l'apposition d'un sceau sur les lettres, cartes, journaux et paquets remis au facteur pour la distribution. L'indication du temps probable se ferait au moyen de certains signes conventionnels — que chacun connaîtrait bientôt — et qui pourraient fort bien être ajoutés au sceau postal indiquant l'année, le jour et l'heure de réception des envois. »

Cette proposition vous fait sourire. Eh bien, vous avez tort. Les Américains, moins routiniers que nous, plus habiles à profiter du progrès, l'ont déjà mise en pratique, dans une certaine mesure. Nul doute que, chez eux, son application ne soit bientôt complète.

Et ces braves facteurs, quelle importance cette nouvelle mission donnerait à leur modeste et pénible fonction ! Quel accueil chaleureux, dans les maisons, lorsqu'ils y annonceraient le beau temps !

— Eh bien, facteur, quel temps aurons-nous demain ?

— Le beau temps, père Abram, vous pourrez commencer les foins.

— Ah ! tant mieux !... Dites donc, facteur, un petit verre ?... Sur le pouce ?...

Quand le facteur annoncerait la pluie, ou la neige, ou le froid, on ne lui en voudrait pas ; l'accueil serait moins chaleureux, voilà tout. On sait bien que ce ne sont pas les facteurs qui font la pluie et le beau temps.

Bijou d'or.

Episode de la vie des contrebandiers dans le Jura suisse.

II

« La sueur d'angoisse me prit. Si Petit-François et sa bande me pincant au gîte, je suis pris ! Mon affaire sera vite bâclée, ça ne sera pas long ! Un lingot de plomb dans la boîte ou un coup de couteau dans les tripes, v'là !

« Je me mis à fureter de droite, de gauche. Rien ! pas d'issue ! Encagé, l'animal ! ma lampe tirait à sa fin. Encore quelques lueurs, puis crac ! Les cachots de Nyon ! J'avais remarqué pourtant une sorte de caveau dans la paroi du fond, à tout hasard je m'y dirigeai en tâtonnant. Bijou y était déjà. Vous dire, monsieur, que je réfléchissais à ma bizarre aventure, est inutile ! Il est toujours pénible de crever à vingt-cinq ans, et quelle mort sans doute ! Ma

carabine était restée sur le sentier : au lieu de me défendre, elle allait me vendre ! Ma pauvre vieille mère, dont j'étais l'unique, je lui avais encore envoyé ma solde, la veille, par le conducteur de la diligence de Nyon. Elle n'avait que cela pour vivre ! Br... Et Rosette qui devait venir la nuit d'après au chalet de la Trélasse, la première nuit de nos amours ! Pensez donc, monsieur, déjà depuis trois mois à ce satané poste de la Cure ! Enfin, Monsieur le ministre de la Nationale m'avait bien dit : « Abram, réfléchis, avant d'entrer au corps, tu pourrais t'y faire casser la g... dans une batterie ! Les voies de l'Eternel sont impénétrables ! » Hélas ! il ne savait pas si bien prêcher, M. le ministre ; pour une fois, il avait dit une vérité et une suiffée, allez !

« Faut-il le dire ? la peur, les regrets, tout cela m'avait mis dans une sorte de torpeur, j'étais engourdi, endormi... je fus réveillé en sursaut par une voix qui me parut l'avant-goût de l'enfer ! La voix du Petit-François, quoi ! Il disait à ses frères : « Le gabelou doit être en bas, dans tous les cas on tient sa seringue à feu ! faudrait voir à le sortir de là pour lui accorder les violons. » Puis plus rien... »

« L'homme a dans ses moments de mort prochaine un tel besoin de tendresse que je voulus embrasser une dernière fois mon Bijou. Ah ! bien ! ouiche ! le briquet était loin, je tâtonnai autour de moi, rien ! disparu mon dernier ami ! Le silence dura bien une demi-heure. Que machinaient donc ces vermines ? le diable seul aurait pu y voir clair ; ma main se crispait autour de la poignée de mon sabre et je pensai à vendre chèrement ma peau, au cas où ils auraient fait irruption dans la caverne, par une issue à eux connue. Vous voyez mes cheveux blancs, monsieur, et je n'ai pas quarante ans : ça date de cette demi-heure-là. Que Dieu vous en préserve à tout jamais.

« La lumière se fit tout à coup, et quelle lumière, grands dieux ! Petit-François et les siens jetaient des branches de sapin allumées dans la grotte ! Sortir de mon enfoncement pour les éteindre aurait été servir de cible à leurs revolvers, et d'un autre côté la fumée âcre du sapin mouillé me prenait à la gorge, m'étouffait. Les oreilles me tintaient déjà un carillon de tous les diables... »

« Petit-François, c'est bon, ne me brûle pas ! je me rends ! tu me tueras à ta fantaisie. Au grand air, bourreau !

« Ah ! ah !... c'est toi, Abram le gabelou, me répondait-il ! Ah ! il y a longtemps que je te réservais un petit chien de ma chienne. Vous autres, il faut le tirer de là, pour que je voie la grimace qu'il fera quand on le branchera.

« Passez-lui le cordeau. Il s'accrochera bien après, on le hissera dehors. Pour sûr, il ne contera plus à personne ce qu'il a vu dans la niche à Bibi, ajouta-t-il à mi-voix.

« Je vis la corde descendre lentement le long de la paroi, et, comme un noyé, je ne fus pas long à m'y amarrer solidement. Entre deux morts on choisit toujours la plus éloignée, n'est-ce pas, monsieur ?... Hisse ! cria Petit-François. A peine au niveau du sentier, je n'eus pas le temps d'y prendre pied, car Petit-François se rua sur moi, me renversa et me ligotta jambes et bras, ma foi, avec des vrais nœuds de contrebandier. Allons, les enfants, il faut décamper lestement de ces parages, on va reboucher le trou avec des branches et de la neige, puis on mènera monsieur à la promenade.

« Le trou bouché, Petit-François me relâcha les tours de corde aux jambes à la distance de deux pieds, m'attacha autour du cou et du corps un ballot de marchandises, me bourra un coup de crosse de ma carabine dans le bas des reins, et : Hue, la gabelle ! marche serré ! Riaient-ils, les sacripants ! !

« Vous ne me croirez, monsieur, mais je me pris à espérer, je pensai à mes collègues qui devaient être en faction à une petite lieue de là et devant lesquels il fallait passer. La même réflexion, Petit-François la fit sans doute aussi, car, à un endroit où la muraille avait une sorte de brèche, il nous fit faire demi-tour à gauche et escalader un couloir rapide.

(La fin au prochain numéro.)

Nous avons depuis assez longtemps en portefeuille l'article patois qu'on va lire, article complètement inédit et l'un des derniers qu'ait écrit le regretté C.-C. Dénéréaz. Au fond, le sujet qu'il traite est presque le même que celui qui a fait l'objet de l'article publié samedi dernier sous le titre : *Don*

larro, dû à la plume de notre collaborateur patois actuel. Mais ces deux articles diffèrent tellement dans la forme et dans les détails, qu'on lira quand même avec grand plaisir celui de M. Dénéréaz.

Lo tià-caïon, lo petit couastro et l'Anglais.

INÉDIT.

On matin que Sami, lo tià-caïon, étai dein sa boutequa dè chertiutier, ye vâi arrevâ on petit couastro (on petit étalien) tot dépenailli, avoué onna tignasse coumeint on bosson d'épenès, on tsapé dè trague tot cabossi, dâi patalons repétassi que la mâiti dâi botenirès étiont vèvés dè l'ao botons, et qu'étiont tenus pè 'na fiçalla ein guise dè breintala, que passâvè su lo gilet ; l'avâi dâi charguès à mettrè âi z'écovirès et portâve onna vioula dézo son bré. Enfin quiet ! l'avâi fort pâi.

— Fot-mè lo camp ! lài fâ Sami, quand lo vâi entrâ, va teindrè la demi-auna pe liein !

— Zé né viens pas démarcher la carita, repond lo gosse, zé voudrais avoir douè còtalletès di porco.

— Ah, ah ! fâ Sami, que soo duè còtalletès de 'na seille à salâ et que l'invortollè dein dâo papâi. C'est quatre-vingts centimes !

Lo gosse fâ état dè tsertsi la mounia dein sa catsetta ; l'ein soo on bet dè cigara, dâi botons, on veret, dâi cartès à binocle asse prouprès que 'na tapière, on bet dè pigno, on crotson dè pan set, mâ pas lo pe petit centime.

— Maladetta ! se fâ, z'ai perdou mon arzent.

— Ma foi, tant pis, repond Sami ; mais point d'argent, point de còtalletès ! File !

Le petit couastro fe état dè se mettrè à pliorâ. « Si zé né rapporte rien au padre pour son dèzeuner zé serai battou, signor. Gardez mon instrumentè, zé vous rapporterai l'arzent dans oune heure. »

Sami vouâtè stu violon, et se dit que vaut bin houetanta centimes, et coumeint l'avâi pedi dâo petiot, lài baillè lè còtalletès, mâ gardè la vioula....

Dix menutès après, on espèce d'Anglais eintre dein la boutequa à Sami et lài fâ que ne savâi pasetrovâ l'hotet de la Crâi fédérala, iô lodzivè, et d'avâi la bontâ dè lài derè pè iô faillâi passâ po lài retornâ. Sami lài esplikè l'affèrè ; l'Anglais lo remachè bin adrâi et à l'avi que l'ai va derè : « Ala revoyance », ye vâi la vioula, la preindâ, fâ état dè la vouâtè bin adrâi pertot et demandé se l'étâi à veindrè.

Sami repond què na, que l'étâi à n'on petit Etalien que la dèvessâi veni reprenèrè ein payeint dâi còtalletès que l'avâi prâi à crédit.

Adon l'Anglais sè met à bragâ clia vioula et dit que la lài faut coute qui coute po cein que l'est on tot vretabliio vilhio violon, et offrè dou cents, trâi ceints, cinq ceints et millè francs à Sami, que lài repond adè que cein n'est pas à li et que n'a pas lo drâi dè lo veindrè. A la fin, l'Anglais lài dit de tâtsi dè revairè lo couastro et que se pào lài fèrè avâi clia vioula, l'ein baillè dou millè francs. Lài baillè assebin se n'adresse à la Crâi fédérala ein lài deseint dè lo lài portâ, se pào l'avâi, dèvai lo né âo bin lo leindèman matin....

L'est bon. Contrè lè chix z'hâorès dâo tantou, lo petit couastro revint tsi Sami.

— Buon giorno, signor, voici l'arzent ! et lài baillè lè houetanta centimes.

— Tu viens bien tard, lài fâ Sami ein borde-meint, tu m'avâi dit que tu revindrais dans une heure. Mâ après on petit moment, lài fâ, tot dâo : Cache seulement ton argent, puisque tu es de parole. Veux-tu me vendre ton violon ?

— Non, signor.

— Je t'en donne 20 francs.

— Non, signor, cet instrumente est à mio padre, si zé né lè rapporte pas, zé serai battou.

Sami ne sè décoradz pas et ein offrè cinquante, ceint, dou ceints et va mémameint tant qu'à quatre ceint cinquanta francs. Lo petit gosse avâi adè de què na ; mâ à quatre ceint

cinquanta, fe état dè ruminà on bocon ein deseint que po cè prix son père ein porai bin atsetà on autro, et fe état, avoué prao peina, dè sè decida à lo veindrè. Adon Sami soo sa renaille et lài compté quatre ceint cinquanta francs ein beliets dè banqua, ein napoléons et ein pices dè 5 francs et lo gosse tracé lavi avoué ellia fortèna.

Déval lo né, quand Sami a cliou sa boutequa, preind la vioula que l'invortolliè dein 'na gazetta et tracé à la Crâi fédérale, conteint qu'on bossu, ein sè deseint: « Qui de deux mille paie 450, reste : 1550. Bouna dzornà ! »

Ein arveint à la Crâi fédérale, ye demandé après se n'Anglais ; m'lo someiller que lo vâi avoué on petit paquieit dézo lo bré, se fot à rirè et lài fà : « Veni-vo assebin apportà on violon ? » et lài conté que n'est pas lo premi et que l'ein est dza venu onna demi-dozanna, ti à tsacon avoué on violon à veindrè à ne n'Anglais.

— Et l'Anglais ! n'est-le pas à l'hôtel ? fà Sami.

— Ouai ! pas mé d'Anglais que d'amo rodzo. Vo z'ài z'u à fère avoué on chenapan que vo z'a ti robà et qu'a decampà avoué son petit couastro.

— M'a portant de que cé violon vaillessai prao d'ardzeint.

— Caisi-vo ! lè z'a ti atsetà po on franc cinquanta pice dein la boutequa dè vilhie ferraille ào père Bistelet.

— Eh ! t'escarfai lai pi po onna tsaravouta, se fe Sami ein sè reintorneint, et tadai que ti lè z'Anglais et ti lè couastro séyont ào fond d'ao lè ! Mè vouaïque on galé lulu avoué ma vioula !

C.-C. DENERÉAZ.

Le jour de la semaine. — Un correspondant des *Annales politiques et littéraires* indique la méthode suivante pour déterminer le jour de la semaine correspondant à une date donnée. La voici :

Premier exemple. On est, par hypothèse, au 27 janvier 1899, et l'on veut savoir à quel jour correspondait le 27 janvier 1838.

Du 27 janvier 1838 au 27 janvier 1899, il s'est écoulé 61 ans, pendant lesquels il y a eu 15 années bissextiles, la première en 1810, la dernière en 1896 (*) Chaque année faisant progresser d'un jour le 1er de l'an, il s'ensuit qu'en 1899, on aura gagné 61 iours plus 15 jours, soit 76 jours.

76 divisé par 7 donne pour reste des semaines entières écoulées 6 jours. Le 27 janvier 1899 étant un *vendredi*, le 27 janvier 1838 est venu six jours plus tôt. Donc, en remontant dans le calendrier, à partir de *vendredi*, on a *jeudi* 1, *mercredi* 2, *mardi* 3, *lundi* 4, *dimanche* 5, *samedi* 6. Donc, le 27 janvier 1838 était un *samedi*.

Deuxième exemple. Quel jour correspondait au 27 janvier 1738 ?

Nous partons toujours du *vendredi* 27 janvier 1899. On a, de 1738 à 1899, 161 ans.

Le nombre d'années bissextiles, dans cette période, est de 39. Total : 200. Or, 200 divisé par 7 donne pour reste 4. En remontant dans le calendrier, on a *jeudi* 1, *mercredi* 2, *mardi* 3, *lundi* 4. Donc, le 27 janvier 1738 était un *lundi*.

La mère du président. — Le nouveau président de la République a encore sa mère, une vénérable femme de 86 ans qui, le chef coiffé du bonnet du pays, vit dans sa ferme de Marsanne. Un journaliste français est allé la voir au lendemain de l'élection présidentielle, et voici le joli croquis rapporté de cette entrevue :

« Elle est assise sur sa chaise, très droite malgré ses 86 ans ; elle porte un bonnet blanc, largement tuyauté et dont les brides se nouent en éventail sous sa figure rose et toute ronde,

(*) Partant de la première année bissextile après la date indiquée, on obtient le nombre d'années bissextiles en divisant l'intervalle par 4. Ainsi, de 1840 à 1899, on trouve 15 années, y compris 1840.

éclairée de ces beaux yeux francs du Midi que l'âge n'éteint pas. Autour de la taille, un tablier de cretonne bleue étale ses plis tout neufs. Il est impossible d'être plus gentiment et plus loyalement paysanne.

Quelqu'un explique à M^{me} Loubet que j'ai vu son fils hier à Versailles, qu'il était bien portant et semblait satisfait. A ce mot, elle lève sur moi des yeux surpris, un peu tristes, et elle répète :

— Satisfait ! satisfait ! Moi, je ne suis pas satisfaite !...

Et c'est, en fin de compte, la seule impression que lui ait laissée l'annonce d'un tel événement. Elle a dit, paraît-il, en recevant le premier télégramme :

— Ah ! le pauvre ! que d'ennuis il va avoir...

Pas une parole d'orgueil, rien que la crainte de voir son garçon ennuyé.

N'est-ce pas charmant ?...

La barbe. — «... Un véritable éclectisme préside au port de la barbe, dit madame la baronne Staffe, dans ses notes mondaines des *Annales politiques et littéraires*. Je trouve qu'on fait bien de consulter son apparence plutôt que la mode, en ce qui concerne ce signe de la toute-puissance.

« Un jeune homme aux yeux bleus, aux cheveux blonds, portera la moustache à la gauloise, moustache tombante.

« Un homme d'un certain âge se trouve souvent très bien d'encadrer son visage de la barbe Henri IV, mais c'est à la condition que cette barbe ne soit ni trop rude, ni multicolore.

« La royale est indiquée avec la moustache ordinaire aux hommes d'âge moyen, qui ont une tête militaire. Mais un jeune brun, au teint blanc, coloré aux joues, se donne l'air d'une figure de cire avec la royale et une moustache noire cosmétiquée, relevée en crocs.

« Le collier de barbe est laid et vulgaire. Les favoris-côtelettes vont à ceux qui ont un air grave. Pour un jeune homme de trente ans, je recommande vivement la coupe de cheveux et la barbe courtes en pointe Henri III.

« J'adresserai, pour finir, une prière à certains hommes âgés. Qu'ils ne se teignent ni les cheveux, ni la barbe, je les en conjure ; ils ne trompent personne. Qu'ils se soumettent avec grâce à l'inévitable. Ils n'en seront pas enlaidis, bien au contraire. Les cheveux blancs et la barbe grisonnante feront à leur visage fatigué un cadre infiniment plus seyant que ces affreux faux cheveux noirs, que cette barbe cirée et raidie par la pommade trompeuse. »

La dernière du « bal de Waterloo ». — On sait que le jour même de la grande bataille de Waterloo, la duchesse de Richmond donnait à Bruxelles un bal demeuré fameux sous la dénomination de *bal de Waterloo*. Il existe encore une survivante de cette sauterie antinapoléonienne. C'est une Anglaise, lady Carew qui vient de célébrer le 101^{me} anniversaire de sa naissance.

La centenaire aime à se remémorer que le jour de la grande chute, vêtue d'une robe rose pâle, elle dansa à Bruxelles avec quelques-uns des héros de Waterloo.

Elle n'oublie pas de laisser entrevoir que tous la trouvaient charmante. Un an plus tard, la jolie miss Jane Cliffe épousait lord Carew.

Une bonne âme de femme. — Une jeune et charmante femme, qui s'est mariée par amour, malgré ses parents, en est déjà arrivée à la période des déceptions, bien que son mariage ne date que d'un an à peine. Son mari la maltraite, hélas ! Mais elle se montre douce, résignée et cherche à l'excuser.

— Avais-je raison de m'opposer à cette

union ? lui dit sa mère. Pauvre enfant ! te voilà malheureuse.

— Mais non, maman, je te promets.

— Un brutal.

— Oh ! un peu vif seulement.

— Qui te roue de coups.

— Que veux-tu, dit la jeune épouse avec un sourire triste, ça ne l'empêche pas de m'aimer toujours. Il n'y a que sa manière qui a changé. L'année dernière, c'était son cœur qui battait, maintenant c'est sa canne.

Une belle et élégante pénitente s'agenouille au confessionnal et demande au prêtre qui l'écoute :

— Mon père, fais-je du mal quand je vais au bal ou au théâtre ?

— Vous me demandez cela à moi, ma fille ? répond le prêtre, mais c'est à vous de me le dire.

— Pourriez-vous me dire où demeure ce nouveau dentiste américain qui arrache les dents sans douleur ?

— Oui, allez seulement au bout de cette petite rue, puis vous tournerez le coin et de là vous entendrez déjà crier les gens.

Choses à deviner.

Mot de notre dernière charade : DIX. — Ont deviné MM. G. Payot ; Gaud, Lausanne ; H. Simond, Serrières ; E. Favre, Romont ; J. Charmey, Yverdon ; Séchaud, Cossonay ; Bastian, Forel ; Rossier-Richard, Vevey ; Lse Orange, Genève. — La prime est échue à M. Ls Rossier-Richard, à Vevey.

Problème.

Un chapelier a deux chapeaux à vendre, mais il ne lui reste qu'une boîte. S'il met le premier des chapeaux dans la boîte, il vaut le double de l'autre. Si c'est au contraire le second chapeau qu'il y place, sa valeur est les $\frac{2}{3}$ de celle du premier. La boîte seule vaut soixante-quinze centimes ; quel est le prix de chacun des chapeaux ?

Un très beau concert nous est annoncé pour mardi soir, 7 courant. Il sera donné au Théâtre, par le *Corps de musique d'harmonie*, avec le bienveillant concours de M^{me} Bonade, professeur de chant, à Genève ; de M^{lle} Dériane, son élève ; de M^{lle} Buisson, pianiste, et de M. Lichert, clarinette-solo de l'*Harmonie nautique* de Genève. — Les billets sont en vente chez MM. Tarin et Dubois.

Fanfare lausannoise. — XII^e soirée annuelle, aujourd'hui, au Théâtre, avec le gracieux concours de *La Muse*. Entr'autres : *Grande fantasia sur la Walkyrie*, de Wagner ; *Concerto pour trombone*, de Sachse. Pour la partie littéraire : *Jean-Marie*, drame en vers, de Theuriot ; *Les Méprises de Lamberet*, comédie de Meilhac et Halévy.

THEATRE. — Le légitime succès obtenu jeudi par *La Figurante*, l'intéressante et fine comédie de Curel, a engagé l'administration à la répéter demain soir. Pour terminer le spectacle, *Un fil à la patte*, de Feydeau. — Rideau à 7 $\frac{1}{2}$ h.

L. MONNET.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.

3, RUE PÉPINET, 3

Fournitures de bureaux.

Papier à lettre et enveloppes avec en-tête. — Factures. — Circulaires.

Cartes d'adresse et de visite.

Faire-part.

MENUS ET CARTES DE TABLE

OCCASION Les grands stocks de marchandise pour la Saison d'automne et hiver, telle que : Etoffes pour Dames, fillettes et enfants, dep. Fr. 1 — p. m. Milaines, Bouxkins, Cheviots p^r hommes » 2 50 » Coutil imprimé, flanelle laine et coton » 45 » Cotonnerie, toiles écruës et blanchies » 20 » jusqu'aux qualités les plus fines sont vendues à des prix excessivement bon marché par les Magasins populaires de Max Wirth, Zurich. — Echantillons franco. — Adresse: Max Wirth, Zurich. Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Hovard.	
---	--